

TRADUIRE FRAY LUIS DE LEON

Peut-on traduire la poésie lyrique de Luis de León ? Un de ses traducteurs a déclaré que "certains passages sont intraduisibles" (1). Cependant, nous connaissons plusieurs versions françaises des poèmes luisiens. Signalons la récente publication de deux traductions, l'une due à Bernard Sesé (1985) et l'autre à Patrick Négrier (1986). Un lien les unit : une préface de Bernard Sesé intitulée "Fray Luis de León ou la passion d'être" se trouve en tête du livre de Patrick Négrier. Luis de León est à l'honneur et nous nous réjouissons de constater qu'un si parfait poète, qui n'a jamais cessé d'être l'objet de l'admiration unanime des Espagnols, est enfin apprécié, comme c'est justice, dans notre pays. Le théologien a été plus connu que le poète. Bayle, dans son Dictionnaire, ignore encore le poète alors qu'il n'ignore pas l'anecdote "deciamos ayer" (2). Voici ce qu'un Français pouvait lire dans un Nouveau dictionnaire historique (1789):

"Leon (Louis de ). Aloysius Legionensis, religieux Augustin, professeur de théologie à Salamanque, se rendit très habile dans le Grec et l'Hébreu. Il fut mis à l'inquisition, pour avoir commenté le Cantique des Cantiques. Il y donna des exemples héroïques de patience et de grandeur d'âme, et sortit de son cachot au bout de deux ans. On le rétablit dans sa chaire et dans ses emplois. Il mourut le 23 Août 1591, à 64 ans. Il avait le génie de la poésie espagnole, et ses vers offraient de la force et de la douceur, mais il est plus connu par ses livres théologiques. Son principal ouvrage est un savant Traité en latin intitulé : De utriusque Agni typici et veri, immolationis legitimo tempore. Le P. Daniel a donné ce livre en français, 1695, in-12, avec des réflexions. L'original et la version sont également curieux. Son Commentaire sur le Cantique des Cantiques parut à Venise en 1604, in-8 en latin".

Ces lignes montrent bien que l'on a préféré le théologien au poète. Et pourtant Fray Luis est le représentant le plus typique de son époque en poésie puisqu'on peut le considérer comme le premier représentant de la Renaissance espagnole (3). Malheureusement bien des Français ne veulent pas admettre l'existence d'une Renaissance espagnole d'où leur désintérêt. Juan María Maury a traduit trois poèmes dans son Espagne poétique (1826-27). Cet Espagnol, qui dut émigrer en France un certain temps, fut le premier traducteur de Luis de León poète. Il précéda José María de Guardia, traducteur de onze odes (4). Le premier Français fut donc Edouard de Laboulaye, auteur de La liberté religieuse (1858), qui ne nous donna que la version de deux poèmes (5). Il fallut attendre Adolphe Coster pour que Luis de León fût mieux connu (1923), et l'abbé Lugan (1930) (6). Jean Baruzi et Marcel Carayon n'ont traduit que l'Ode à Francisco Salinas, tandis que Pierre Darmangeat offrait à ses lecteurs, en 1946, le texte et la traduction de

dix poèmes (7). Dans une Anthologie de la littérature espagnole en 1931, Gabriel Boussagol avait donné la traduction de trois poèmes seulement. On voit que le livre de Bernard Sesé mérite d'être appelé "Nouvelle traduction intégrale" comme l'annonce son sous-titre (8).

En effet, Bernard Sesé nous donne une traduction française intégrale du texte tel qu'il a été établi par le P. Angel Custodio Vega (Editorial Planeta, 1980). Les sonnets inspirés de Pétrarque et de Bembo, de même que quelques poèmes d'attribution encore incertaine, n'ont pas été retenus. Nous retrouvons dans ce travail les qualités éminentes du traducteur de Jean de la Croix : élégance de la traduction et fidélité au texte espagnol. Nous ne pouvons donc émettre que des critiques de détail. Un lapsus calami, p. 43 : il faut de toute évidence lire Crassus et non Crésus, puisqu'il est question d'un Romain. On sait que les Parthes ont coupé la tête de Crassus et y firent couler de l'or fondu. Nous ne relevons aucun contresens dans la traduction. Peut-être quelques notes supplémentaires auraient été utiles : la Fontaine Caballine (p. 85) est la source Hippocrène qui jaillit sous le sabot de Pégase et dont l'eau favorise l'inspiration. Peut-être faudrait-il signaler que le parto de la tierra mal osado est une allusion à l'audacieuse révolte des Géants. Nous aurions préféré asile plutôt que repos pour rendre reposito (p. 139) et revers nous semble mal rendre l'espagnol antojos (p. 58). Il est bien évident que la graphie Troyes (pour Troie) de la p. 55 (note) est un lapsus (9).

Patrick Négrier ne s'adresse pas tout à fait, croyons-nous, au même public puisqu'il ne nous présente pas le texte castillan. Avant de porter un jugement sur son propre travail, signalons l'intérêt de la préface rédigée par Bernard Sesé qui replace notre poète dans son cadre et nous entretient de la fortune de Fray Luis auprès des poètes de la génération de 1927 (qui n'étaient pas uniquement des dévôts de Góngora) (10). Après une copieuse Introduction, Patrick Négrier traduit 34 poèmes, en suivant l'édition du P. Vega (qui a établi son texte d'après l'édition Merino de 1816).

Les critiques dirigées par l'auteur à la traduction de P. Darmangeat (p. 27) nous semblent un peu excessives. Il faut relire la préface de Darmangeat où celui-ci déclare suivre les conseils du grand traducteur qu'avait été en son temps Fray Luis lui-même. Evidemment Patrick Négrier cherche à serrer le texte espagnol de plus près et y parvient le plus souvent. Le titre de notre article "Traduire Fray Luis" nous empêche de commenter de façon exhaustive l'Introduction et nous conduit à la critique de la traduction.

- P. 69. Nous préférons, comme B. Sesé, "le savant Maure" au "sage Maure".  
L'architecte qui a conçu les plafonds dorés a fait preuve de science plutôt que de sagesse.
- P. 71. On voit mal le sens de "une clameur confuse qui surenchérit avec la mer".
- P. 77. rojo serait mieux rendu par roux que par rouge puisqu'il s'agit d'Apollon.
- P. 79. Malucca devrait être traduit par Moluque ou îles Moluques.
- P. 82. Ecrire "le ciel n'est pas si compatissant" fait contresens car "tanto nos es el cielo piadoso" signifie que le Ciel a pitié de nous. Préférable est la traduction de B. Sesé : "Mais l'heure n'est jamais tardive/Tellement le ciel nous est pitoyable".
- P. 84. Le mot violenteur, qui ne se trouve pas dans Littré, est inutile alors qu'existent violeur et violateur.
- P. 85. A injurieux comte je préfère "comte injurié" pour faire allusion au père de la fameuse Cava.
- P. 94. Un lapsus : la bise est devenue la brise, bien incapable de déclencher la guerre.
- P. 97. Pour traduire cumbre le mot sommet est ici préférable au mot cime qui évoque une pointe.
- P. 99. la noueuse yeuse est peu euphonique.

Les notes (p. 153-157) sont utiles à la compréhension du texte. Nous ne savons pas pourquoi l'on nous dit (note 14) que Philippe Ruiz est un paysan. Nise (note 63) n'est pas un "diminutif féminin" mais l'anagramme du nom Inés. Dans la Bibliographie finale il faut lire Guardia et non La Guardia, Leforestier et non Le Forestiez. Le nom Sáinz Rodríguez est devenu Saint Rodríguez par suite d'une faute d'impression.

Qu'on ne voie dans ces critiques que notre désir de mieux faire connaître un poète que nous aimons et que les Espagnols ont toujours apprécié. Nos remarques visent également à évoquer certains problèmes qui se posent aux traducteurs, donc à faire de la "traductologie". Il y a contresens quand le traducteur énonce quelque chose qui contredit le texte de départ. Ceux-ci sont assez rares dans les traductions que nous avons étudiées. Le dernier vers de la strophe 8 du poème Virtud, hija del cielo est rendu par Patrick Négrier comme suit : "ceux qui méprisent les hauts sommets de l'Eume" (los que desprecia de Eume la alta sierra). Il est plus vraisemblable de croire que l'auteur a voulu dire : "ceux que d'Eume la haute sierra méprise" (B. Sesé). Les faux sens, inévitables, sont nombreux par suite de la polysémie de certains vocables. Le mot desalentado (Vida retirada, str. 4) devient découragé (Lugan, Négrier) ou hors d'haleine

(Boussagol, Darmangeat, Sesé). Cette dernière solution nous semble préférable. Ajoutons qu'un traducteur ne devrait rien ajouter ni rien supprimer. Voici comment Lugan transpose : "fabricado / del sabio moro, en jaspes sustentado" : "oeuvre du maure savant, par des colonnes de jaspe soutenu". Il est évident que ces colonnes ne figurent pas dans le poème luisien et que leur apparition supprime une figure de rhétorique. Boussagol pour le même passage a écrit : "oeuvre du More et soutenu par des colonnes de jaspe". Le mot sabio n'est pas traduit, et c'est dommage (11). Bien entendu une traduction de poème doit présenter un caractère poétique, c'est-à-dire une relative fidélité à la poésie du texte de départ. Nous ne voulons nullement "réduire la poésie à un arsenal de brocante verbale" (12) mais il n'en demeure pas moins que l'emploi de certains mots donne une couleur "poétique" à des textes traduits. Nous préférons coteau à colline pour rendre collado parce que la poésie française a valorisé ce terme. Les labios profanos de Marie Madeleine deviennent (P. Négrier, p.83) des lèvres dérégées. La poésie y perd. Un archaïsme peut donner une certaine "couleur poétique". Pierre Darmangeat en usa sobrement, si l'on excepte l'emploi de défaux pour falleces (Morada del cielo, p. 86) (13). Une fois de plus nous répèterons que traduire suppose une explication de texte totale. La nécessité de cerner le sens au plus près conduit le traducteur à se poser des questions à l'occasion de chaque vocable, de chaque tournure, c'est-à-dire à faire une analyse sémique de chaque unité de traduction, sans laquelle on ne saurait trouver l'intention de l'auteur et les moyens mis en oeuvre pour l'exprimer (14).

Jean LEMARTINEL

N O T E S

- (1) Lugan (abbé), Le grand poète du Siècle d'or espagnol Luis de León, Les Belles Lettres, Paris, 1930.
- (2) Cette anecdote n'est attestée qu'en 1623 dans le Monasticon Augustinianum de Crusenius.
- (3) Rafael Lapesa, De la edad media a nuestros días, Gredos, Madrid, 1971, pp. 172-173 : "Por su doble carácter de teólogo y humanista, por su probada ortodoxia y su condición de perseguido, por su curiosidad y amplitud de miras, Fray Luis es el más completo representante del momento espiritual, tenso y decisivo, en que le tocó vivir."
- (4) Juan María Maury, Espagne poétique, P. Mongie, Paris, 1826-27. L'ouvrage porte le sous-titre : "Choix de poésies castillanes depuis Charles Quint jusqu'à nos jours, mises en vers français ; avec une dissertation comparée sur la langue et la versification espagnoles, une introduction en vers et des articles biographiques, historiques et littéraires".
- (5) Edouard de Laboulaye, La liberté religieuse, 1858. Seul est traduit Y dejas, pastor santo dont on donne une seule strophe dans le texte espagnol.
- (6) Adolphe Coster, Poésies originales, Lester, Chartres, 1922. On donne la traduction de 25 poèmes avec des notes qui précisent les sources de ceux-ci.
- (7) Jean Baruzi : "Traduction et commentaire de l'Ode à Salinas de Fray Luis de León" in Yggdrasil n° 25 novembre 1938 ; Marcel Carayon : "L'ode à Francisco Salinas, essai de traduction rythmique" in Revue de l'Enseignement des langues vivantes, vol. 47, 1930, p. 206. Pierre Darmangeat a donné la version de dix poèmes dans : Fray Luis de León, Poèmes, Edition du Seuil, 1946. Le texte espagnol s'y trouve en face de la traduction.
- (8) Gabriel Boussagol a traduit : Ode et louange de la vie rustique, A Francisco Salinas, sonnet : maintenant avec l'aurore. Les Cahiers Obsidiane ont fait paraître : Fray Luis de León, Poésies complètes, Nouvelle traduction intégrale et avant-propos de Bernard Sesé, Paris, 1985. Une préface (pp.11-18) due à Alain Guy, auteur d'une thèse universitaire sur Fray Luis, sert d'Introduction.
- (9) Signalons quelques coquilles : p. 17 lire Boussagol au lieu de Bonssagol, p. 7 Inés de Varela et non de Valera. Dans le texte espagnol, p. 70, str. 7, lire nieve au lieu de nieva ; p. 100, str. 4, la bonne leçon est emponzoñado.

- (10) J.M. Guardia dans son article "Fray Luis de León ; sa vie, ses poésies" in Le Magasin de librairie, 10 juillet 1860, avait déjà remarqué que tous les écrivains et critiques ont toujours loué Fray Luis, à l'exception de Quintana. Il nous cite les noms de Lope de Vega, Diego de Yepes, Luis Muñoz. On peut lire le travail de Bordoy Torrents "Momentos históricos de la gloria de Fray Luis de León" in La Ciudad de Dios, CLIV, 1942, pp. 455-488.
- (11) La polysémie du mot sabio a embarrassé le traducteur. J.M. Guardia avait résolu le problème en écrivant "le More industriel".
- (12) Nous empruntons l'expression à J.R.Ladmiral, Traduire : théorèmes pour la traduction, Payot, Paris, 1979, p. 111.
- (13) Robert Ricard, dans la préface à sa traduction des Nombres de Cristo (Les Noms du Christ, Etudes augustiniennes, Paris, 1978) a fait cette remarque : "De toute façon, Louis de Leon est un auteur du XVIe siècle, et il y aurait une espèce de trahison et sûrement un anachronisme à lui prêter un langage trop moderne..."
- (14) Nous avons eu quelques doutes au sujet du sens à conférer au v.3 de la strophe 10 de Noche serena (Sesé, pp. 60-61) : "la luz do el saber llueve". J.M.Guardia y voyait une allusion à Lucifer, mais A. Coster nous rappelle un passage de Cicéron, De republica (livre 6) : "Hunc ut comites sequuntur alter Veneris, alter Mercurii cursus, in infimoque orbe Luna, radiis solis accensa convertitur". On conclut que Mercure est bien "la luz do el saber llueve". En effet, Mercure est le dieu de l'éloquence. Nous croyons qu'il faut lire le dernier vers de la strophe avec la et non le.